



Cl. J-N C

« EN UN INSTANTANÉ FULGURANT »

*« Ecoute bûcheron, arrête un peu le bras !
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas... »*

L'homme à l'anorak orange a sorti de sa camionnette, innocemment siglée du nom trompeur et prémonitoire de Derosier, l'instrument de mon exécution. J'entends son vrombissement sinistre et métallique et, déjà, ma chair cruellement entamée se révolte, se déchire, hurle sa douleur insupportable et muette dont l'ébranlement me fait tressaillir jusqu'au tréfonds de mes racines, jusqu'aux plus fines de mes branches, qui espéraient le retour ailé du printemps. Avant que la souffrance ne me terrasse, tout me revient, en un instantané fulgurant.

Je suis fier d'être, avec mes frères, planté au cœur d'une architecture prestigieuse dont les colonnes de pierre impeccablement alignées semblent m'inviter à grandir « droit » et haut, sans craindre les atteintes du temps. Je m'amuse à offrir aux lycéens vêtus de gris la complicité de mon corps gracieux et rugueux pour les jeux de ballon où leur jeunesse, par ailleurs contrainte, exulte et s'exalte, le temps d'une récréation.

Je n'ignore rien de leurs chagrins d'écoliers, de leurs projets grandioses, de leurs initiatives facétieuses. C'est sur mon écorce encore tendre qu'un certain Alfred, que son prénom désigne pour perpétuer la geste potachique, esquisse, à la pointe de son compas, la silhouette ventrue du Professeur Hébert, bientôt régulièrement et irrévérencieusement maquillée d'un nuage de craie blanche par le préposé au chiffon de la toute proche classe de cinquième.

Je m'étonne lorsqu'un jour d'août 1899, ma tranquillité estivale, peuplée seulement de chants d'oiseaux, est brusquement troublée par la présence effervescente et bavarde d'une foule, hommes à canotiers et femmes élégantes, qu'on eût davantage imaginés se promenant sur le front de mer à Dinard, ou dans les allées sableuses du Thabor. Je devine que se joue là une affaire d'importance dont je ne mesure pas tous les enjeux, mais dont me parviennent la rumeur, les attentes et finalement la honte.

J'assiste à la reprise du cours ordinaire des jours, comme si le lycée se rassurait de calquer le temps cyclique de l'année scolaire sur celui de la nature. C'est croire naïvement que l'Histoire se laisse aisément oublier. Par deux fois mon espace est envahi par les stigmates horribles de la Guerre, blessés gémissants ramenés du front, voix gutturales et bruits de bottes de l'Occupant. La mort rôde, même en ces murs voués à une autre mission.

J'ai mal de ces souvenirs là, mes forces défaillent, en un ultime sursaut je convoque d'autres images, apaisées et heureuses. Autour de moi des jeunes filles en blouses roses ont rejoint les garçons, mon ombrage reçoit la confidence murmurée de leurs tendres émois, mon écorce se brode d'initiales entrelacées « ubi Gaius, ibi Gaia ; Erwann aime Fatima... ». Mon large tronc les cache aux regards inquisiteurs des adultes, un orchestre s'installe, une harpe improbable et mélodieuse chante « auprès de mon arbre, je vivais heureux... ».

Ma vision se trouble et se dilue, le temps d'exhaler un dernier vœu à l'adresse de mon bourreau : ne pas être brûlé... mais devenir papier, où s'écritront d'autres histoires, où s'entendra encore, longtemps après que j'aurai disparu, l'écho des colonnes !

Tilleul anonyme de la Cour des Colonnes
Pépinières de la Ville 188(?) - Cour des Colonnes février 2007

(recueilli par W. T.)

L'adieu aux arbres

C'était au plein milieu des vacances scolaires de février, mais notre reporter, Jos Pennec, était là pour enregistrer la mise à mort de plusieurs arbres dans chacune des deux cours qui en possèdent encore : la Cour des Colonnes et la Cour de la Chapelle.

Certes, les arbres sont mortels et ceux-là, qu'on voit, tout grêles encore, sur les cartes 1900, ont aujourd'hui dans les 120 ans. C'est avec tristesse que nous les voyons partir et notre vœu le plus cher est qu'arbre pour arbre, ils soient tous remplacés. Rendez-vous ensuite en l'an 2130 !

A.Th.

Cour de la Chapelle



Cour des Colonnes

